

*Café géographique à Toulouse le 29.11.11
en partenariat avec la Bibliothèque d'Etudes et du Patrimoine à Toulouse
à l'occasion de l'exposition :
« Explorer le monde : les Sociétés de géographie (1880-1960) »ⁱ*

EXPLORATION ET GEOGRAPHIE COLONIALE : LE CONGO BELGE

par Marc PONCELET

Marc PONCELET est docteur en sociologie, professeur à l'Institut des sciences humaines et sociales de l'Université de Liège. Ses publications, enseignements ainsi que les activités de son laboratoire de recherche portent principalement sur les questions liées à la globalisation et au développement dans les pays du Sud, les mouvements sociaux et les nouvelles formes de relations Nord-Sud.

Quelques dates-clés :

- 1867 : Conférence géographique à Bruxelles, initiée par Léopold II, 2^o Roi des Belges dont l'incessante recherche d'une colonie (qu'il estime nécessaire au pays) se fixe sur l'Afrique centrale. Un petit noyau de proches du Roi est à la manœuvre et coopte quelques savants belges. Les étrangers sont des diplomates, des représentants des Sociétés de géographie européennes, etc. La Conférence met en place une Association Internationale du Congo, qui est en fait une couverture de Léopold II pour pénétrer dans le bassin du Congo sans évoquer une colonisation nationale
- 1884-1885 : Congrès de Berlin. L'Etat indépendant du Congo est reconnu par 14 pays européens (dont la Belgique) et les Etats-Unis qui procèdent au partage de l'Afrique intertropicale. Le Congo, Etat « personnel », dispose de sa propre administration, étroitement contrôlée personnellement depuis Bruxelles par son souverain Léopold II qui n'y est jamais allé.
- 1890-1895 : la question coloniale se pose en Belgique. Léopold II demande de plus en plus d'argent, les atrocités commises au Congo commencent à être connues. A partir de 1900, la rupture s'opère peu à peu entre « Congolâtres » inconditionnels du Roi et des « Congophobes », parmi lesquels des représentants de sociétés d'exploitation du Congo qui entendent jouer au mieux de leurs intérêts. Une presse pro-coloniale apparaît soutenue par différents lobbys d'affaires ou religieux. Edmund Morel et Roger Casement sont les chevilles ouvrières de la première campagne humanitaire internationale de la *Congo Reform Association* visant la protection des indigènes congolais contre les méthodes brutales d'exploitation du caoutchouc. L'impact est énorme en Europe et aux USA.

- 1908 : le Congo belge est « annexé » comme colonie belge. Durant la 1^o Guerre mondiale, les troupes de la métropole s'avancent en Afrique de l'Est jusqu'en Tanzanie et obtiennent seulement la tutelle du Rwanda et du Burundi. De fait, la colonisation proprement belge commence pratiquement sur le terrain vers 1920.
- 1960 : indépendance du Congo. La colonisation aura duré 40 seulement, à peine deux générations pendant lesquelles se forment les Sciences coloniales belges.

Dans mon livre « **L'invention des sciences coloniales belges** » (Paris, Karthala, 2008), j'ai été amené à étudier, parmi d'autres sciences, la géographie coloniale belge avant 1945, grâce aux Archives des Universités et des Sociétés de Géographie et à l'extraordinaire patrimoine du Musée de Tervurenⁱⁱ. Depuis plusieurs années, je prépare une suite qui portera sur l'après-guerre (1945-1960), la dernière période coloniale appelée aussi « colonisation de développement », avec une nouvelle thématique des sciences coloniales et un nouveau panorama disciplinaire. C'est en chantier, mais je suis en retard, trop souvent parti en Afrique, au Congo RDCⁱⁱⁱ, et à Kinshasa qui sera bientôt la plus grande ville officiellement francophone (8-9 millions d'habitants) après Paris.

Sociologue venant des sciences du développement, je voulais mettre à l'épreuve le discours de ces sciences, un discours souvent très « présentéiste », dans une sorte d'amnésie permanente : on oublie notre héritage savant, d'où vient cette catégorie de « développement » et ce dispositif institutionnel qui produit encore cette connaissance du lointain en Belgique, même si elle n'est plus tout à fait à la pointe de l'actualité. Ainsi l'Académie royale des sciences d'Outre-Mer, dont je suis membre, qui était avant 1960 l'Institut royal colonial belge, ou la Coopération universitaire au développement qui envoie des universitaires au Congo, l'IOB à Anvers, etc.. Toutes nos institutions relatives à la connaissance du lointain renvoient à la colonisation du Congo (et protectorats du Rwanda et du Burundi, plus marginaux).

Il s'agit donc d'interroger l'amnésie postcoloniale et de questionner la légitimité universelle des productions savantes. Cette mise à l'épreuve des productions scientifiques (éthnocentrisme, racisme, sous-développement etc.), repose sur une sorte de « matérialisme institutionnel » plutôt que sur une explication économique ou purement idéelle. Les institutions se créent, et elles trouvent une sorte de pérennité, un espace propre, grâce à la cooptation, à des procédures internes, un réseautage externe, grâce à des soutiens financiers politiques etc. Entre micro-histoire d'une institution et critique idéologique de très loin, j'ai cherché à comprendre comment fonctionnent ces institutions qui produisent du savoir et des représentations, une culture impériale belge et la subordination culturelle de la population colonisée. On a étudié le discours du missionnaire, celui de la civilisation, mais pas le discours scientifique : or les sciences, y compris les sciences « dures », produisent des représentations.

La Belgique est un pays tardif (1830), dont la vocation coloniale tardive et impromptue : une « ex-cogitation^{iv} » léopoldienne qui serait devenue une réalité.. La Belgique n'a pas d'histoire coloniale hors d'Afrique centrale, et ce rapport tardif et impromptu à l'Outre-Mer

offre un raccourci saisissant d'histoire coloniale. La Belgique, pays très industrialisé avec des moyens importants, se veut, sur le tard et rapidement, le laboratoire d'une colonisation moderne, capitaliste, efficace et scientifique, rompant avec les précédentes formes de colonisation, dans une zone considérée comme la plus arriérée d'Afrique, le « cœur des ténèbres » (Joseph Conrad), là où existait le « dernier blanc » sur la carte mondiale..

Le Congo était-il une colonie catholique ? Rien d'évident. Léopold II a toujours manipulé les oppositions entre les confessions et courants ; il est vrai que la Belgique, et notamment la Flandre, fut le plus grand producteur mondial de missionnaires (par rapport au nombre d'habitants), mais les réseaux savants belges sont loin d'être exclusivement catholiques.. Les sciences coloniales insistent surtout sur le développement (le Congo ne doit rien coûter, mais rapporter à la Belgique) et le racisme (le Congo, miroir d'une Belgique récente qui cherche encore son identité). Ambivalence d'un concept de développement qui se veut scientifique et qui est étroitement lié à une idéologie raciste très forte : l'agronome-gendarme par exemple est à la fois le scientifique compétent et le gendarme d'une mise au travail autoritaire de masse des Congolais. Ambivalence aussi d'un Roi à la fois géniteur d'une colonie immense « offerte » à la Belgique après avoir incarné la pire forme de mise en valeur^v.

Une fois le système léopoldien discrédité et suite à une campagne humanitaire^{vi}, la Belgique, à laquelle les élites coloniales reprochaient sa tiédeur et son caractère casanier, fait cependant face à un devoir d'expansion en récupérant en 1908, à reculons il est vrai, le Congo de Léopold II. Un consensus mou autour de l'idée que, si les Belges ne savent pas trop bien ce qu'ils sont en Europe, ils trouveront peut-être des raisons d'être en Afrique. !

Tout savoir relatif à l'Outre-Mer est construit dans un champ colonial, un « champ colonial savant », particulier, distinct des autres institutions scientifiques, construit entre 1885 (voire 1867) et 1930. Les hommes, les institutions, les revues, les collections, les musées de ce champ colonial dépendent du pouvoir colonial, ont peu d'autonomie bien qu'ils reflètent la diversité politico-idéologique. Le pouvoir colonial lui-même devient une sorte d'état dans l'Etat, d'abord sous Léopold II (1885-1905), et même après l'annexion du Congo par la Belgique (1908-1960).

Les sciences coloniales belges ont une double dimension : connaître le « matériau » africain dans ses différentes dimensions (physique, humaine, etc.) et le maîtriser, le mettre en valeur en tant que colonie belge. Un double discours : connaître, mais connaître pour agir. En même temps, autre particularité, les dispositifs qui lient les travaux sur le terrain au Congo et la construction des institutions savantes coloniales en Belgique fonctionnent très bien. Le Congo c'est 85 fois la Belgique, 250 « groupes ethniques », un bassin fluvial exceptionnel, la 2^o plus grande forêt tropicale. Les premiers explorateurs rassemblent des données gigantesques et sont d'excellents informateurs pour la métropole où se constituent des sciences coloniales capables d'analyser et de mettre en débat ces données. Le tandem terrain/métropole fonctionne donc rapidement et bien.

Parmi ces sciences coloniales, la géographie belge a trouvé au Congo une opportunité extraordinaire de se constituer. La géographie n'était pas enseignée à l'Université à cette époque. Les premières Sociétés de géographie étaient des sociétés d'intérêts, constituées d'hommes d'affaire, de représentants des compagnies, d'aventuriers, d'autodidactes sans formation géographique. Quelques personnalités, parmi lesquelles Alphonse-Jules Wauters, produisent des livres, des collections, des journaux, des cartes, et sont à l'origine de la création du futur Institut géographique national belge. Wauters publie pendant 36 ans un journal illustré, « Le mouvement géographique », qui paraît deux fois par mois ; Wauters est un autodidacte proche de Léopold II avant de rompre et de se mettre au service d'une importante compagnie.

La géographie coloniale belge est au cœur d'une triple conquête : le territoire africain, l'opinion belge et le statut de discipline universitaire. Il est nécessaire de représenter le territoire pour le conquérir militairement : quand Léopold II reçoit le Congo en 1885, le pays n'est pas encore conquis, il faut combattre les « esclavagistes arabes », les résistances des populations et envisager d'affronter parfois les troupes britanniques (Léopold II voulait conquérir aussi le Soudan). Mais aussi pour les acquisitions de terres, pour signer les traités de cession de territoires. Et enfin pour conquérir l'opinion belge et l'Université. La géographie est reconnue par Léopold II, qui est à l'origine d'un projet d'école d'ethnologie et de colonisation, le futur musée Tervuren. A l'Exposition Universelle de New-York en 1939 ([photo](#)), on voit la mise en scène de la geste coloniale belge, avec la statue de Léopold II, chevalier fondateur, mâle et viril, qui aurait construit le Congo à lui tout seul, et la carte sans laquelle l'existence du Congo ne serait pas validée, ni les Belges convaincus.



Exposition universelle de New-York - 1939

Léopold II fut donc un conquérant-prédateur, dont Mobutu a sans doute hérité. Il s'était approprié, le bassin du caoutchouc (1/3 du Congo) comme un domaine personnel, sans

contrôle public. A partir de la Conférence géographique de 1876 se constitue autour de lui le monde colonial belge, un monde à part, mais qui subsistera en Belgique après la mort du roi (1909). Plusieurs centaines de personnes : des politiciens et des hommes d'affaire (souvent les mêmes), des représentants, des explorateurs (comme l'Anglais Stanley) et des conquérants, des militaires et des missionnaires qui « belgicisent » le Congo, des Sociétés géographiques (qui comptent 1500 membres), et des géographes, amateurs géniaux et idéologues, qui construisent la vocation coloniale et produisent à la fois la géographie universitaire et la science coloniale nationale.

Les Sociétés géographiques belges s'inscrivent dans une prolifération européenne (Toulouse, 1882) : après la 1^o Conférence géographique (1876), Anvers en 1877 (après une première tentative en 1869), Bruxelles en 1877. En 1875, à la Conférence géographique de Paris, des représentants de la Belgique posent la question célèbre : « Nous faudra-t-il un Sedan belge pour que nous devenions coloniaux ? ». Ces sociétés ne sont pas des laboratoires scientifiques, mais de hauts lieux de débat et d'affrontement. Il faut convaincre les Belges, majoritairement anti coloniaux : les tenants du libre-échange, les économistes pour des raisons doctrinales. A l'inverse, les partisans de l'expansion coloniale ont souvent un penchant géographique. Ils construisent un discours moral expansionniste, moderne et nationaliste, faisant appel à l'élitisme, au devoir de civilisation, à la virilité et à la conquête expansionniste nécessaire pour écouler les produits de l'industrie belge.

Les géographes universitaires s'inscrivent dans une science coloniale déjà existante, ils ne cherchent pas à inventer, mais à se situer, se positionner comme dépositaires d'une masse de connaissances accumulées dont ils seraient capables de faire la synthèse. Ils produisent des cartes dès 1870, mais c'est Wauters, qui n'a jamais mis les pieds au Congo, qui en réalise la première carte complète. Les géographes font aussi beaucoup d'ethnologie et rapportent des milliers d'objets et de photos présentés ou entreposés à Tervuren. La géographie belge a réussi dit-on à vaincre le dernier « blanc » sur la carte d'Afrique et à prendre sa place dans les Congrès et les revues d'Europe.



Exposition coloniale – Paris 1926

Dans la constitution de la géographie et des sciences coloniales plus généralement, on est frappé par une sorte d'obsession encyclopédique : produire périodiquement des bibliographies, avec des milliers de titres et de cartes. En 1960, paraît le Livre blanc sur le Congo : tout ce que nous savions sur le Congo, que nous aurions pu faire et que nous n'avons pas fait. Tout connaître est une autre façon de conquérir et maîtriser le Congo.

Après 1905, la géographie belge devient une discipline universitaire, qui prend peu à peu ses distances avec l'ethnologie et les sciences coloniales. L'ethnologie, et avec elle l'aspect humain, échappe aux géographes au profit des missionnaires savants, des linguistes, des juristes et des médecins. Les géographes pionniers cèdent le pas aux héros en chambre, la recherche géographique cède le pas à la pédagogie scolaire en métropole, à la vulgarisation, à la mise en scène de la discipline dans les expositions universelles (1,6 millions de visiteurs en 1897). Une évolution défavorable à la géographie qui fait partie aujourd'hui des Faculté des Sciences, comme à l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer où elle relève des sciences naturelles : elle perd quelque peu sa dimension de science humaine. Néanmoins la géographie de l'Afrique centrale est restée proéminente en Belgique, en outre autour de P. Gourou et H. Nicolaï, mais aussi de chercheurs, belges ou congolais, ayant beaucoup travaillé sur le terrain après 1960.

Notons la renaissance récente de la cartographie moderne de l'Afrique, notamment à Louvain, et les connexions internationales établies, grâce au Congo, depuis la 2^e Guerre mondiale, par les institutions savantes belges. Mais c'est le sujet de mon prochain livre.

Compte-rendu établi
par **Jean-Marc PINET** et
revu par **Marc PONCELET**

ⁱ http://www.bibliotheque.toulouse.fr/accueil_perigord.html

ⁱⁱ Musée Royal pour l'Afrique centrale (MRAC), à une quinzaine de km de Bruxelles.

ⁱⁱⁱ République Démocratique du Congo (65 millions d'habitants, contre 10 en Belgique).

^{iv} Terme utilisé par les adversaires de Léopold II pour dénoncer le projet impérial qui embarque la Belgique malgré elle dans la colonisation.

^v cf. le film « Le roi blanc, la mort noire, le caoutchouc rouge », d'après le livre de Adam Hochschild, 1998, « *Les fantômes de Léopold II* », traduit en français en 2007 avec le sous-titre : « *La terreur coloniale dans l'Etat du Congo, 1884-1908* ».

^{vi} Campagne menée par la *Congo Reforme Association* avec un soutien croissant de la Grande Bretagne.